

Notes de lectures de Georges Leroy

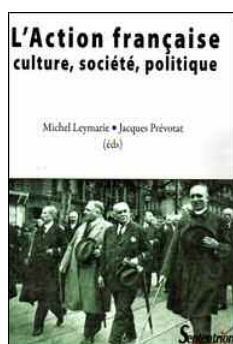
Juillet 2008



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Action française, culture, sociologie et politique



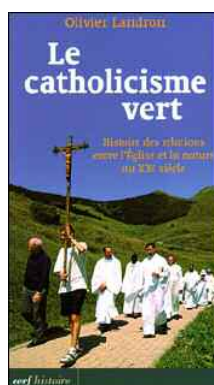
Michel Leymarie

Presses du Septentrion, 434 p., 24 €

De la Belle Époque à la Seconde Guerre mondiale, Charles Maurras et l'Action française constituent un pôle important de la vie politique et culturelle de la France. Le système doctrinal que propose le nationalisme intégral, ses thèmes récurrents sont connus: l'hostilité à la révolution, l'antirépublicanisme, l'antiparlementarisme, l'antilibéralisme, l'antisémitisme, l'anti-individualisme... Afin de mieux évaluer le degré d'imprégnation de la société française par le maurrassisme, les contributions réunies ici approfondissent l'examen d'aspects déjà abordés de ce mouvement qui a influencé toute la première moitié du XX^e s. Elles interrogent d'autres, peu ou mal connus, par des approches socio-culturelles. Les études sur les divers héritages que le maurrassisme refuse

ou revendique précèdent celles des milieux sociaux et religieux. L'analyse des sociabilités, des réseaux et des vecteurs de diffusion doctrinale, celle des régions où il est implanté, comme la mise en évidence des oppositions qu'il a rencontrées permettent de mieux prendre la mesure du magistère intellectuel que Charles Maurras a exercé.

Le catholicisme vert



Olivier Landron

Le Cerf, 248 p., 48 €

Comment le christianisme et, au sein de celui-ci, le catholicisme français ont-ils pris en compte la nature, d'abord d'un point de vue théologique, puis pastoral? Pour retracer l'histoire des relations entre l'Église et la nature au XX^e siècle, quatre thèmes sont privilégiés: la réflexion de l'Église sur la nature, la contemplation dans sa vision de la création, ses mouvements, et enfin l'action de l'institution ecclé-

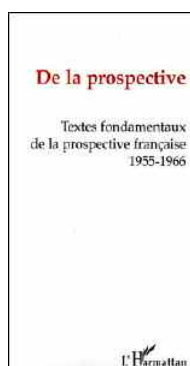
siale en faveur de la protection de l'environnement.

Nous prenons de plus en plus conscience du rôle fondamental de la nature dans notre société occidentale, qui a parfois cru, après la révolution industrielle, qu'elle pouvait vivre sans ou en dehors d'elle. Les historiens du christianisme contemporain ont, jusqu'ici, peu abordé les rapports entre l'Église et la nature. Les préoccupations écologiques de notre société contemporaine, ainsi qu'un certain retour à la nature, constituent un cadre favorable à une réflexion sur l'histoire des relations entre le catholicisme et l'environnement.

Au XX^e siècle, la pensée catholique, tant au plan de la littérature, de la philosophie que de l'art, a su se montrer innovante dans ses rapports à la nature. Ainsi en est-il de Péguy ou de Claudel, qui ont fait preuve dans leurs œuvres d'une réelle admiration pour la beauté de la Création, pour ses paysages en particulier. Dans le domaine philosophique, des penseurs comme Lanza del Vasto et Gustave Thibon ont développé des arguments en faveur de l'écologie. Quant à l'art, Dom Robert, moine d'En Calcat, a consacré la majorité de ses tapisseries au thème d'une nature colorée. L'Église catholique a aussi accordé une grande importance à des mouvements d'éducation qui se sont enracinés dans un cadre naturel. Pensons au scoutisme notamment. Ainsi, ce travail de recherche répond clairement à la question suivante: comment le

christianisme du XXe siècle a-t-il pris en compte la nature, d'abord d'un point de vue théologique, philosophique, puis pastoral? Si, dans cette analyse, le catholicisme français a été privilégié, il n'a cependant pas été exclusif, car les textes des papes du XXe siècle et les réflexions de certains évêques européens ont fait l'objet d'une grande attention. L'Église a donc une pensée, un discours et des actes en matière d'environnement, loin des élucubrations écologistes antichrétiennes (deep ecology). Tel est le nouveau combat que nous avons à mener.

Attitudes prospectives



★★★★☆

MM Durance et Cordobes

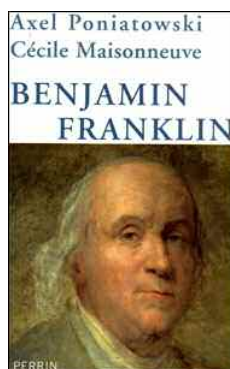
L'Harmattan, 286 p., 28,50 €

Qu'est-ce que la prospective? À quels problèmes répond-elle? Quelles sont les difficultés liées à sa pratique? Autant de questions auxquelles répondent ici quelques grands témoins de cette science récente qu'est la prospective. Au travers d'entretiens avec quelques-unes des grands témoins ou acteurs de la prospective française (Jean-Paul Bailly, Michel Crozier, Michel Godet, Hugues de Jovenel, Josée Landrieu, Jacques Lesourne, Jérôme Monod...), cet ouvrage fournit les principaux repères, historiques, conceptuels et pratiques, pour comprendre la prospective d'aujourd'hui.

La constitution d'une mémoire de la prospective consiste à en promouvoir et en diffuser les concepts et les fondements, qu'ils soient d'origine française, européenne ou internationale. Ce projet part d'un double

constat; l'inaccessibilité des travaux de prospective menés depuis plus de 50 ans (textes non disponibles, voire tombés dans l'oubli, éparpillés tant en matière d'édition que d'archivage), en majeure partie source d'une méconnaissance par les praticiens de l'état de l'art et des fondamentaux. La poursuite de cet objectif passe par la constitution d'un « capital cognitif » de la prospective dans une optique de reconstruction intellectuelle; l'histoire éclaire le présent en symétrie de la démarche prospective elle-même. La constitution et la gestion de ce capital s'effectuent autour d'un noyau dur d'acteurs de la prospective en France, parmi lesquels la Datar, le groupe Futuribles...

Benjamin Franklin



★★★★☆

Axel Poniatowski

Perrin, 348 p., 22 €

À l'occasion du tricentenaire de la naissance de Benjamin Franklin, on peut s'interroger sur la personnalité et la vie tumultueuse du plus célèbre des Américains des Lumières. Epris de liberté, Benjamin Franklin (1706-1790) lutta pour l'établir dans son pays et en fit sa règle de vie. Par ses réalisations, ses engagements et ses luttes, il est un modèle pour ses compatriotes. Franklin est l'un des personnages les plus emblématiques de l'histoire américaine. Homme politique, homme de science, inventeur, homme d'affaires, diplomate et écrivain, il est en mouvement constant tant au sens géographique qu'intellectuel. Tour à tour imprimeur, philanthrope, physicien et diplomate, il vivra sa vie durant dans

la crainte permanente de la comparaison avec les savants européens. Figure majeure de la mythologie américaine, il est le seul des pères fondateurs des États-Unis à avoir signé à la fois la déclaration d'indépendance, le traité de paix et la Constitution américaine. En un mot il symbolise la « réussite américaine ». Il est le premier héros américain parce qu'il a changé la vie de ses contemporains en mettant son intelligence au service du pragmatisme. Il est aussi en quête constante d'une liberté avec laquelle les contraintes sociales, politiques et matérielles de l'époque ne sont pas toujours compatibles. La biographie qui vient de lui être consacrée revient sur les différentes facettes de ce défenseur insatiable du Nouveau Monde, introduisant notamment dans les salons français américanophiles de nombreux textes constitutionnels sur l'expérience fédérale alors naissante.

Beau rôle



★★★★☆

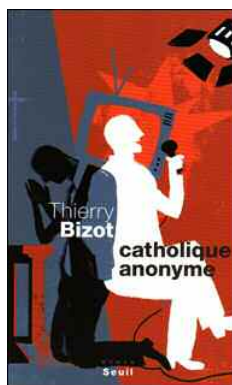
Nicolas Fargues

POL, 280 p., 18 €

Alors que la littérature française se cherche des noms et des successeurs, Nicolas Fargues dans un style modeste et pertinent se fait doucement une place dans ce paysage vieillissant. Comme ses précédents ouvrages, ce roman est tout à la fois honnête et malin. Antoine Mac Pola vient de connaître le succès dans « White Stuff », un film qui l'a consacré comme le jeune acteur de demain. Il est reconnu dans la rue (parfois), et sent son statut changer en quelques semaines. Mais l'auteur qui dresse un

portrait amusant et plutôt déroutant ne nous a pas tout dit. On découvre au travers d'une phrase, après une centaine de pages, qu'Antoine est un mépris des Concordines, un archipel imaginaire des Caraïbes. Tout va ensuite s'articuler autour du prisme Black-Blanc, Black-succès, Black-cinéma. L'écriture sobre et instinctive, fait souvent mouche, et elle est bien plus travaillée qu'il n'y paraît. On s'amuse souvent des réactions d'Antoine face à sa toute fraîche popularité et de ses conséquences notamment dans le regard des gens. Antoine qui fait tout pour rester « normal » mais ne l'est plus tout à fait. Sans oublier Elvira. Qui joue souvent la carte de la fausse modestie. Qui fait de son mieux aussi pour avoir... le beau rôle.

Catholique anonyme



★★★★☆

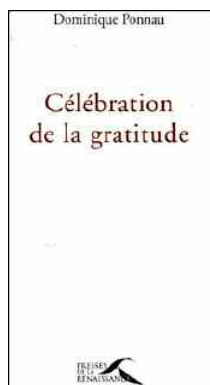
Thierry Bizot

Le Seuil, 220 p., 17 €

Ce récit autobiographique à la première personne met en scène un producteur de télévision, marié et père de trois enfants, qui accepte de se rendre à une réunion de catéchèse pour adultes. Ces séances de catéchèse alternent avec des scènes de la vie professionnelle et familiale. Il faut avoir une sacrée motivation pour faire son coming out spirituel dans le milieu des médias. Jusqu'à l'âge de 44 ans, le narrateur a été un catholique non pratiquant, non communicant, non convaincu. N'étant pas suicidaire de nature, il n'a jamais revendiqué son éducation catholique, afin de ne pas passer pour un ringard, ce qui représente la condam-

nation ultime pour un producteur de télévision. Et puis un jour il a reçu une étrange invitation. Plus intrigué qu'autre chose, il a participé pendant deux mois, de façon décousue et méfiante, à des séances qui étaient intellectuellement intéressantes. Il y assistait pour se cultiver, des cours de philo en somme... Et c'est là qu'il a fait une rencontre. Une rencontre qui a changé toute sa vie. Ce roman ménage le suspense, un touchant accent de vérité en plus. Ici le message chrétien n'est pas confondu avec sa représentation crottée de paganisme ou laïciste. Grâce au partage de la faiblesse humaine et de l'infini qui pétille dans la chair périssable, il arrive que des hommes, qui ne croyaient qu'à la puissance, retrouvent leurs jambes et, parfois même, restaurent celles des autres...

Célébration de la gratitude



★★★★☆

Dominique Ponnaud

Presse de la Renaissance, 252 p., 17 €

Dominique Ponnaud, est conservateur général du Patrimoine. Il a été directeur de l'Ecole du Louvre pendant vingt-quatre ans. Le livre dont il s'agit est le fruit de la foi et de l'expérience personnelle. L'auteur désire montrer qu'il est possible de traverser le monde et même d'y chanter. Tout ce que nous sommes, qui que nous soyons, d'où que nous venions, quoi que nous ayons fait ou pensé, quelque mal que nous constations en dehors de nous et en nous, quel que soit le grand péril où se trouvent le monde et chacun de nous, tout peut être vécu ou interprété comme une grâce. Mais à une

condition: que nous ne nous mentionnions pas sur nous-mêmes. À la fois méditation, réflexion et essai philosophique, ce livre invite à la lucidité, à regarder la tragédie de la vie en face, mais sans avoir peur de sa peur et sans désespérer de son désespoir. Il exhorte à s'interroger sur le mystère de ses propres origines, l'enfance, les petits bonheurs quotidiens, l'amitié, l'amour, la souffrance, la mort, en redonnant cœur à ceux qui perdent cœur. La célébration d'un vivant dans un monde en feu, d'un homme dont le ressort reste la foi, la joie et l'espérance. Une invitation à la contemplation.

Combien de fois je t'aime



★★★★☆

Serge Joncour

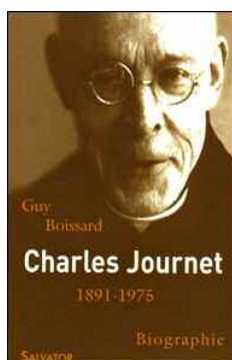
Flammarion, 213 p., 18 €

Serge Joncour évoque des histoires d'amour et de hasard avec beaucoup de tendresse. Loin de monologuer, il partage les expériences qui lui ont apporté plus de doutes que de certitudes. En dix-sept nouvelles, le romancier ne fait pas rimer amour avec toujours. Au début d'une rencontre, c'est tout beau, tout nouveau. On se présente sous son meilleur angle. Des histoires que l'on connaît, que l'on vit, que l'on rêve ou que l'on redoute, avec toujours ce point commun: l'amour, au centre de nos vies. Ni mièvre ni sentimentaliste, ces nouvelles nous parlent des différentes facettes que peut prendre l'amour. Une universalité qui parlera à tout le monde, et une délicatesse qui donne envie de le relire, ce livre. Dix-sept histoires d'amour, de désamour, de rencontres ratées ou es-

pérées. L'amour, les personnages le guettent, au détour de mails, en bas d'un immeuble, accoudé contre un platane, dans une soirée, sur le rebord d'un canapé, à travers un enfant qui aurait pu naître. Parfois, ils l'attrapent, pour un court instant, une passion éphémère.

Surfant sur l'air du temps, l'auteur met l'accent sur l'incommunicabilité entre les êtres à l'époque de l'omniprésence des produits de communication, avec vue imprenable sur la solitude. L'absurdité du monde moderne est déclinée sous toutes ses formes par le narrateur qui correspond surtout via Internet et par textos. La vie est d'apparence si pratique qu'elle dispense qu'on perde son temps à se voir. L'écrivain joue de la mélancolie sans fausse note. Ses personnages rêvent toujours à l'inaccessible et pensent que le vrai bonheur serait de vivre avec ceux qu'ils ne croisent qu'une fois dans la foule. Douce illusion...

Charles Journet



★★★★☆

Guy Boissard

Ed. Salvator, 604 p., 30 €

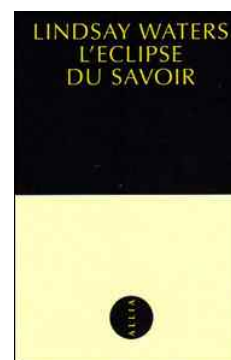
Ce livre donne l'occasion de connaître en profondeur la figure de ce théologien, spirituel et contemplatif majeur du XXe siècle. On ne peut qu'être séduit par cette biographie de choix donnant à saisir la profondeur, la vivacité et la simplicité du cardinal Journet, ainsi que la portée de son engagement.

Né à Genève en 1891, Charles Journet est ordonné prêtre en 1917. Il est d'abord vicaire de paroisse, puis

professeur au grand séminaire où il enseigne la théologie dogmatique. Il accomplit toute sa carrière dans l'enseignement de cette matière. Il fonde « Nova et Vetera » en 1926. Il organise des retraites, donne des conférences, écrit des articles qui marquent ceux qui l'entendent et le lisent. Durant la Seconde Guerre mondiale, il s'illustre par ses positions en faveur des droits de l'homme rappelant les exigences supérieures auxquelles devaient être soumises les décisions et les actes politiques. Il publie de nombreux ouvrages dont L'Église du Verbe incarné dans lequel il scrute, en spirituel et en contemplatif, le mystère de l'Église. En intégrant à sa démarche spéculative les apports des auteurs spirituels. Il donna ainsi une vision de l'Église permettant d'en saisir, au-delà de son apparence visible l'essence invisible en chacun de ses membres. Il montra en particulier comment l'Église, composée de pécheurs, est elle-même sans péché en tant qu'elle est le Corps mystique du Christ. Il est nommé cardinal en 1965 par Paul VI.

D'une grande rigueur de vie et d'une profonde humilité, il était avenant à tous. Il avait le zèle de faire connaître la Parole divine. Sa vocation de théologien le poussait à faire descendre sur les problèmes et les événements de notre temps, les rayons de la clarté théologique. Il a consacré sa vie à la théologie, se fondant sur les principes les plus solides de l'intelligence, le respect de l'être et la docilité au vrai, trouvant en des amis tels que Jacques Maritain les appuis et les encouragements pour cette quête difficile des choses de Dieu. Il les découvrait aussi grâce à un don naturel d'intuition et à la lumière du don de sagesse. Sa théologie était éclairée par la prière et sa prière était nourrie de la théologie. Il publia des méditations tirées d'une théologie enracinée dans l'Évangile, tels Entretiens sur la grâce, Les sept Paroles du Christ en Croix, Connaissance et inconnissance de Dieu. Il mourut le 15 avril 1975 et fut enterré à la Chartreuse de la Valsainte.

L'Éclipse du savoir



★★★★☆

Lindsay Waters

Allia, 137 p., 6,10 €

Le constat est alarmant. Aux États-Unis, le livre se meurt parce qu'"une culture de la timidité s'est répandue dans les rangs des universitaires". Lindsay Waters, responsable éditorial en sciences humaines et sociales des Presses universitaires de Harvard, est à la fois troublé et fâché par la démission collective des élites américaines qui préfèrent, pour évaluer les ouvrages, s'en remettre à des "experts extérieurs" (notamment les membres de comités de revue scientifique), plutôt que de prendre la responsabilité entre pairs de juger de la pertinence et de l'originalité de leurs travaux respectifs.

Dans cet essai, qui s'apparente à un pamphlet, il est beaucoup question de la place des humanités au sein des savoirs. Or, celles-ci sont aujourd'hui gravement menacées par la crise qui touche la faculté de juger, "cet exercice d'une liberté responsable". L'auteur dénonce avec virulence trois dérives qui tirent vers le bas la production universitaire américaine: la forme prime sur le fond; la quantité l'emporte sur la qualité; le conformisme des travaux est encouragé, au détriment de l'originalité. "Il nous faut des livres avec moins d'idées, de façon à ne pas inquiéter ceux à qui ils sont destinés, en ne sollicitant pas trop leur matière grise, si jamais il leur arrivait de les lire", résume-t-il.

Dans les humanités, la vente moyenne minimale pour un ouvrage est passée, en trente ans, de 1 250

exemplaires à 275 ! Ce livre est un cri d'alarme, dont l'auteur dépiste les causes de cette crise qu'il traite comme le symptôme majeur d'une éclipse du savoir. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Université a été remodelée selon les normes de l'entreprise américaine. Qu'importe la lente gestation des idées : il faut dorénavant publier au maximum pour gagner plus ou, tout simplement, pour exister ; la titularisation d'un professeur étant uniquement fonction de la quantité d'articles publiés. L'hyper productivité est devenue la clé de la réussite académique. On lira avec inquiétude cette chronique lucide d'une « montée de l'insignifiance » dans les humanités. Face à la ruine de l'université, c'est à redonner sa dignité à la pensée, au libre exercice de la curiosité intellectuelle que le livre courageux et dérangeant invite.

La culture du refus de l'ennemi



★★★★☆

sous la dir. Bernard Dumont
Presses Universitaires de Limoges
150 p., 20 €

Un ouvrage important est paru à la fin de l'année 2007. Important par son thème et son contenu, à savoir l'étude du paradoxe qui voit la démocratie actuelle s'incarner dans l'invocation toujours plus rituelle du consensus tout en continuant à se fabriquer des « ennemis », de l'intérieur le plus souvent (« extrémistes », pollueurs, fumeurs, chasseurs, chauffards et autres déviants). Le reflet, sinon l'origine de ce paradoxe est analysé au prisme du « modérantis-

me », ce courant politique si particulier qui semble innover l'ensemble des systèmes de représentation démocratiques malgré sa vacuité ou non représentativité électorale. Important également parce que cette étude riche, à la fois sérieuse et courageuse, est publiée avec les concours des Universités de Paris IV-Sorbonne et de Limoges, et inscrit donc le débat dans un cadre des plus institutionnels.

L'ouvrage est à prendre comme un stimulant à l'acceptation d'une vision schmittienne de la vie, au-delà même de la sphère politique. Dès sa très pénétrante présentation, Jean-Paul Bled fixe le cap et donne le ton de cet ouvrage et pose la seule question qui vaille : « L'attitude modérée dans le paysage contemporain de l'Europe du XXI^e siècle est-elle une politique ou l'absence du politique ? ». Si la généalogie des causes renvoie aux « iréniques » du XVI^e siècle français, le « Modérantisme » est le fruit direct de la politique de Ralliement décrétée par Léon XIII en 1892, qui entendait mettre un terme aux rapports conflictuels issus du choc « déchristianisateur » de la Révolution. Dès lors, malgré de nombreux soubresauts (Affaire Dreyfus 1896-1899, Affaire des Fiches 1902-1904, loi de séparation de l'Église et de l'État en 1905...), l'acceptation des institutions de la République ouvrait la voie, au-delà de la compromission évidente des catholiques, à la sécularisation du christianisme et au dévoiement du Politique qui en résulte. Les politiques menées n'ont en effet que très peu souffert de ce mouvement d'acceptation ; en revanche, l'essence du politique, passés les traumatismes de la nouvelle « Guerre de Trente Ans » européenne (1914-1945), s'en est trouvé intrinsèquement bouleversé. Avec l'aide des principes anglo-saxons inspirant la Société des nations (illustrés par les accords de Munich en 1938) puis l'ONU et la construction européenne, le conflit n'est plus une épreuve salutaire, ni même un mal nécessaire, c'est tout simplement un mal absolu, une tâche à effacer et un

péché à absoudre. Au-delà de la question catholique qui fournit l'ossature de cet ouvrage, au prisme de l'étude du courant modérantiste, c'est bien évidemment l'essence des régimes libéraux qui est mise en question et leur « capacité institutionnelle quasi illimitée d'absorption » (Gilles Dumont) : absorption de ses opposants, bien sûr, au premier rang desquels les partis communistes, utilisés (comme le FN) comme un moyen d'intégrer les différents groupes se trouvant aux frontières extrêmes de l'ordre démocratique ; mais également et efficacement, neutralisation de toute pensée alternative par l'impossibilité ontologique de se projeter dans un autre possible, jusque dans la sphère privée. Ce qui, lorsque l'injonction devient la norme, est le propre des régimes totalitaires.

Pour Gilles Dumont, « le modérantisme, plus qu'une compromission à proprement parler, est donc le fait de se rendre disponible à la transaction et parfois même de la devancer ». Et le professeur de droit public de disséquer les trois méthodes ou « types de comportement » qui le définissent :

- le « collaborationnisme » (par conviction – cf. le progressisme catholique – ou par vain souci d'efficacité – l'entrisme fondé sur un rapport de forces défavorables ayant bien évidemment toujours échoué) ;

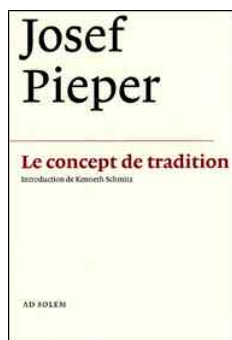
- l'« optimisme invétéré » (la dérive consolatrice rejoignant le déni de réalité) ;

- l'« intransigeantisme », ou « intégralisme », comme figure paradoxale du modérantisme (conduisant à une forme de quiétisme, ou de « communautarisme » individuel : « La capacité des "structures de péché" est dans ce cas identifiée et rejetée mais elle conduit à un retrait dans son jardin intérieur ; on a fait ce qu'on a pu contre elles et, pour le reste, Dieu y pourvoira »).

La « culture du refus de l'ennemi » est bien celle de la négation du politique. Chaque jour, chaque fait dans le cadre convenu de la « démocratie de marché » le démontre. Mais les

postures autres ne sont pas faciles à définir, et encore moins à tenir. C'est sans doute le mérite essentiel de cet ouvrage. Au-delà des exemples de Péguy et Abel Bonnard, il est bon que les chrétiens, y compris par la critique de leur appareil théologique, participent de la remise en cause des « valeurs » de sociétés qu'ils ont grandement contribué à fabriquer.

Le concept de tradition



★★★★☆

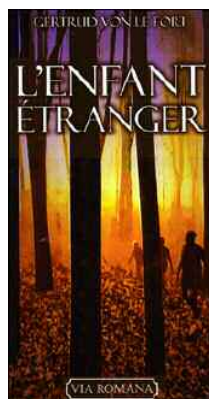
Joseph Pieper

Ad solem, 84 p., 10 €

Au concept de tradition est habituellement associé un ensemble d'idées où prédomine presque toujours la notion d'"attachement au passé". Pour Josef Pieper, au contraire, le concept de tradition est un principe premier: il recouvre tout ce qui est originaire, primordial, structurant. On ne peut le démontrer par voie de syllogisme, de manière dérivée et seconde, mais on peut déterminer son contenu, de manière empirique, dans différents "lieux", où la tradition a été et continue d'être transmise. C'est ce que fait l'auteur dans ce livre. En mettant en lumière – avec le discernement critique nécessaire – l'accord profond des thèmes principaux du "grand Mythe" platonicien (création, chute, salut, immortalité de l'âme) avec la doctrine chrétienne, le théologien montre l'importance de la tradition non seulement pour la religion et la théologie, mais aussi pour la philosophie. En ce sens, le concept de tradition compris comme "précompréhensions" (Martin Heidegger) ou comme "contours implicites de la conscience" (Michel Polanyi), n'est

pas un sujet spécial ou réservé. Il intéresse l'homme tout entier, car en tant que principe premier, il se révèle être le fondement de la réalité objective elle-même.

L'enfant étranger



★★★★☆

Gertrud von Lefort

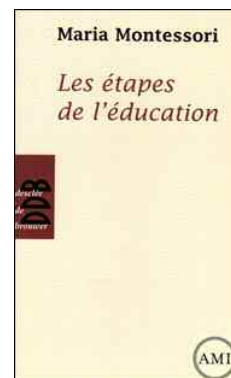
Via Romana, 88 p., 14 €

Il est agréable de se laisser bercer par l'évocation à peine romancée d'une enfance. Dans une petite ville résidentielle de la cour de Prusse, les enfants forment une ronde de lampions autour d'un bassin du parc du château pour célébrer le déclin de l'été. La fête campagnarde clôt la moisson et les paysans lient symboliquement leurs maîtres avec des rubans... La Grande Guerre n'a pas encore détruit l'ordre ancien. Puis naît la déchirure et l'impossible accord entre deux Allemagne, celle du cousin de Charlotte, la narratrice, le junker Jeskow dont l'embrigadement nazi s'oppose à celle de la compassion de la belle Gläschen. Comment l'accueil d'une enfant rescapée des camps de la mort va-t-il ouvrir un chemin de résurrection? Comment Gläschen, Jeskow et son père Hasso reflètent-ils les tribulations d'une Histoire allemande tiraillée entre culpabilité, expiation et réconciliation?

C'est l'art et le secret de Gertrud von Le Fort d'inviter son lecteur au plus subtil des examens de conscience, celui d'une humanité transfigurée par la Réconciliation. Poète, romancière et nouvelliste d'outre Rhin, l'auteur (1876-1971) a mis en place

un art littéraire servi par un sens théologique des plus aigus la rapproche de Marie Noël dont elle partage la foi chrétienne et l'amour de la nature.

Les étapes de l'éducation



★★★★☆

Maria Montessori

DDB, 92 p., 8 €

L'éducation a pris aujourd'hui une importance insoupçonnée: elle ne vise pas seulement à évoluer à l'intérieur de l'école, mais "elle s'étend au-delà, pour s'allier à la science, à la sociologie... Les termes de "nouvelle éducation", de "pédagogie scientifique" s'appliquent au mouvement ardent d'une réforme qui est le résultat d'une aspiration profonde, éprouvée par toute l'humanité... Oui, l'enfant nous a ouvert un monde nouveau et nous a révélé un homme meilleur. Cet homme, nous ne devons pas seulement l'instruire; il nous faut le défendre tout comme le trésor le plus précieux de l'humanité; et il nous faut le servir afin qu'il nous fasse ses révélations parce que nous avons besoin de lui." Publié pour la première fois en 1936 chez Desclée de Brouwer, ce livre reprend la conférence prononcée en Sorbonne la même année par Maria Montessori (1870-1952). Avec des accents de profondeur et de sensibilité, la grande pédagogue italienne présente de manière ramassée les grandes intuitions de sa démarche. Elle a élaboré une méthode pédagogique accordant une place prépondérante à l'éducation sensorielle. Sa méthode, qui depuis a été adoptée dans de nombreux éta-

blissement d'enseignement maternel et primaire, met l'accent sur le développement de l'initiative de l'enfant en lui permettant de faire seul les choses qui l'intéressent. Ce développement passe d'abord par l'éducation des cinq sens. L'éducateur dirige l'activité de l'enfant.

Évangélisation, la voix des papes



★★★★☆

Albert Jacquemin

Ed. Tempora, 400 p., 22 €

Ce magnifique ouvrage, composé d'extraits de textes pontificaux, explique ce que doit être l'évangélisation et rappelle qu'elle est la mission première de l'Église catholique. Ce livre met en évidence la continuité de la pensée des papes et l'urgence de poursuivre cette mission à toutes les époques, avec des réponses claires aux questions : Pourquoi évangéliser ? Quelle est la différence entre évangélisation et prosélytisme ? Qui doit évangéliser ? Chaque pape a sa pensée propre sur l'évangélisation en fonction de l'actualité. Diversité et adaptation aux évolutions du monde sont la richesse du discours de l'Église. Aujourd'hui on parle de "Nouvelle évangélisation". Des questions se posent sur les méthodes à utiliser. Se replonger dans les textes des papes précédents permet de tirer des réflexions pour notre époque. De tout temps l'Église a été missionnaire, cherchant à étendre le règne du Christ aux confins de la terre, afin que l'Évangile soit proclamé à tous.

À toutes les époques, les papes ont encouragé prêtres et fidèles à s'impliquer avec dévouement dans cette œuvre. De la mission à la Nouvelle évangélisation les termes ont pu changer mais l'esprit apostolique de l'Église est resté le même. La voix des souverains pontifes fait inlassablement retentir les mêmes appels. Un ouvrage très précieux pour toute personne qui veut évangéliser. L'essence du christianisme, ainsi que le rappelait Benoît XVI en 2005 au Latran : « L'Église est par nature missionnaire, sa tâche primordiale est l'évangélisation ».

François Guizot



★★★★☆

Laurent Theis

Fayard, 550 p., 27 €

Il est l'homme du fameux « Enrichissez-vous ». Mais de celui qui gouverna la France on n'a retenu que des clichés. L'historien raconte un esprit complexe, talentueux et fin stratège.

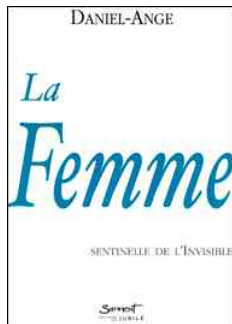
Lorsqu'en 1805, à dix-huit ans, François Guizot entre dans le monde, il se fait aussitôt remarquer pour le feu de son regard, le timbre de sa voix et la vigueur de son esprit. Quand il le quitte en 1874, il est le même, sauf les années. Entre-temps, il a tenu sans désespérer le devant de la scène nationale, occupant divers emplois. À la Sorbonne, à la Chambre des députés, dans les ministères, les salons, les ambassades et les académies, les spectateurs furent nombreux et souvent enthousiastes, surtout les spectatrices. À l'histoire, celle de la civilisation, à la politique, conservatrice, à la religion,

protestante, il donna un lustre et des accents éclatants. Ses livres se comptent par dizaines, ses lecteurs par centaines de milliers. Il réserva son cœur à la famille, à l'amour et à l'amitié. Sa correspondance, immense, est un enchantement.

Il accède au pouvoir avec Louis-Philippe. Il est partisan de la monarchie constitutionnelle : pour l'ordre, la loi, le suffrage censitaire (200 000 électeurs), une monarchie éclairée, un parlementarisme dirigé. Et, dans ce cadre, il accepte avec une sorte de hautaine satisfaction intellectuelle l'impopularité. Pour lui l'impopularité devient preuve de pertinence et de vertu. Il n'est pire piège narcissique pour un homme d'État. Attaché à la liberté et à la paix, il gouverna la France et les Parisiens, en 1848, le chassèrent. Il n'est ni républicain ni patriote. Mais sa prodigieuse vitalité le releva de tout. Méridional acclimaté à la Normandie, il aimait les sucreries, les fleurs et les romans anglais. Admiré, haï, déchu, ressuscité, François Guizot ne mérite pas d'être oublié, tant l'indifférence lui fut inconnue.

Pour retrouver la complexité de l'homme Guizot, rappeler ses talents, son énergie, déterminer ses mobiles, analyser sa remarquable œuvre d'historien, il fallait une longue familiarité avec le personnage, une intelligence aiguë du XIXe siècle et l'ouverture d'esprit qui permet, au-delà des simplifications, de cerner la vérité d'un homme. L'auteur, historien reconnu, dans un livre dense et clair, rend un Guizot vivant, et nous permet de comprendre pourquoi ce protestant de Nîmes, fils d'un guillotiné de 1794, domina durant deux décennies la vie politique française. Et Guizot, né en 1787, élevé à Genève, chassé de la vie politique en 1848, est encore en 1874 – l'année de sa mort à 86 ans – l'auteur du quatrième tome d'une « Histoire de France racontée à mes petits-enfants » qui est un immense succès de librairie. Il a donc accompagné trois générations et nous conduit de l'Ancien Régime à la IIIe République.

La femme, sentinelle de l'Invisible



★★★★☆

Daniel-Ange

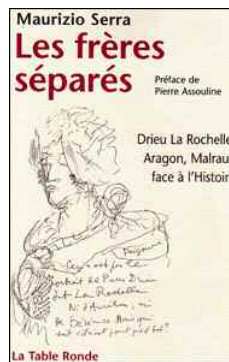
Ed. du Jubilé, 288 p., 15 €

Cet ouvrage couronne la trilogie (Touche pas à ma mère, Mon chant à Marie) par laquelle Daniel-Ange a voulu proposer au public un magistral exposé de la théologie mariale proclamée par la foi catholique. Après avoir traité successivement de la conception virginale puis de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de Marie, l'auteur en tire les conséquences pour faire comprendre la place de la femme dans l'histoire du Salut.

On connaît la phrase de Jean Paul II adressée aux femmes lors de son dernier pèlerinage au sanctuaire mariale de Lourdes. « Je vous lance un appel spécial à vous les femmes. En apparaissant dans la grotte Marie a confié son message à une fille, comme pour souligner la mission particulière qui revient à la femme [...], être dans la société actuelle, témoin des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur. À vous, les femmes, il revient d'être sentinelles de l'invisible! » (Jean-Paul II, Lourdes 15 août 2004). Un bel enseignement pour découvrir la grâce de la femme. Pourtant la femme a vu son image gravement déformée au cours des siècles alors même que Jésus n'a cessé de lui rendre dans l'Évangile la place qui est la sienne. Rappelons simplement qu'Il a voulu naître biolo-

giquement d'une femme et que l'Église a proclamé le dogme de l'Assomption de Marie, en faisant le seul être humain déjà dans la gloire de la résurrection. Abordant tour à tour toutes les dérives dans l'histoire du monde jusqu'aux graves dérives actuelles, Daniel-Ange montre à quel point elles sont contraires à l'Évangile. D'ailleurs, la piété populaire le présente bien qui ne cesse de préserver Marie de la sécularisation du monde occidental. Il s'agit là d'un ouvrage fondamental, ignorant des modes, même s'il ne craint pas d'aborder des thèmes actuels tels que la querelle sur l'ordination des femmes ou leur place dans l'Islam.

Frères séparés



★★★★☆

Maurice Serra

La Table ronde, 320 p., 23 €

Lisez leur histoire comme un traité de l'amitié par gros temps. À ce jour, il n'existait pas de photographie réunissant sur un même plan Drieu, Aragon et Malraux. La voici. Il existe une vaste littérature, en France et dans le monde entier, sur l'œuvre, l'action politique et l'héritage de Drieu La Rochelle, d'Aragon et de Malraux. Mais aucune étude connue, qui se propose d'analyser leurs itinéraires croisés d'un point de vue chronologique et thématique à la fois, sur fond des « guerres civiles » européennes de leur temps. C'est le pari tenté par Maurizio Serra. Il a relu ce moment capital de « l'idéologie française » du vingtième siècle, où s'affrontent révolution et anarchie, communisme et fascisme, surréalisme et décadence

et Collaboration, patriotisme et « parti de l'étranger », gaullisme et internationalisme à travers le destin extraordinaire de trois intellectuels « furieusement » engagés. Trois hommes unis et lacérés par leurs contradictions, leurs passions, leurs démons intérieurs.

Les hommes politiques sont des marques comme les autres



★★★★☆

Marcel Botton

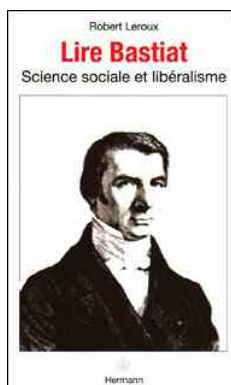
Ed. du Moment, 150 p., 16,50 €

En 1992, Jacques Séguéla écrivait en substance que les marques étaient des stars. Aujourd'hui, les hommes politiques sont des stars et les stars sont des marques. Les grandes marques qui ont été pionnières dans l'exploration des attentes de leurs consommateurs ou de leurs prospects, dans l'optimisation de leur nom, leur packaging, leur design, leur communication, ont aidé à l'élaboration d'outils auxquels s'intéressent de plus en plus les hommes, femmes et mouvements politiques. La première zone de convergence a été celle des études quantitatives qui portent généralement le nom de sondages lorsqu'elles s'appliquent au domaine politique.

Identité, image, communication : les responsables politiques français se soumettent, souvent sans le dire, aux lois du marketing. Le consommateur-électeur est une cible et les communicants rivalisent de stratégies pour le séduire. Marcel Botton, spécialiste mondial des marques, dissèque le phénomène en lui appliquant les mêmes méthodes qu'aux marques commerciales. Comment sont perçus

ces produits si singuliers dans le paysage démocratique hexagonal? Quelles sont leurs zones d'influence? Du logo au look, du slogan au discours, quels sont les outils qui augmentent leur chance de figurer au palmarès des marques préférées des Français? En plus d'une analyse pertinente, l'auteur établit pour nos principaux leaders une " fiche d'identité ", avec option *relooking* pour certains. Si Sarkozy symbolisait une entreprise, il s'agirait de TF1! Si Ségolène se mangeait, elle serait une religieuse... La planète idéologique de Bayrou? Jardiland. Le livre de Marcel Botton nous emmène dans une promenade ludique mais instructive au cœur du marketing politique moderne.

Lire Bastiat



★★★★☆

Robert Leroux

Hermann, 256 p., 24 €

Frédéric Bastiat (Bayonne, 30 juin 1801 - Rome, 24 décembre 1850) est un économiste, homme politique et polémiste libéral français. Entré tardivement dans le débat public, il marque la France du milieu du XIXe siècle en prenant part aux débats économiques. Il collabore régulièrement au *Journal des Économistes* et entretient une polémique virulente avec Proudhon. Il participe à la vie politique française et est élu à l'Assemblée sur les bancs de la gauche. Il développa une pensée libérale, caractérisée par la défense du libre-échange ou de la concurrence et l'opposition au socialisme et au colonialisme. Relativement tombé dans l'oubli en France, il bénéficie d'une

renommée internationale, en particulier grâce à ses *Harmonies économiques*. Il est considéré comme un précurseur de l'école autrichienne d'économie et de l'école des choix publics.

L'œuvre de Frédéric Bastiat a été, dès le milieu du XIXe siècle, l'objet de multiples malentendus et d'interprétations contradictoires. D'un côté, on l'a souvent réduite à sa dimension polémique, à son style engagé ou encore à quelques formules chocs; de l'autre, on a parfois souligné la portée cognitive de ses thèses en dégagant notamment leur influence sur la science économique moderne. Le présent ouvrage, dont le propos est de restituer la cohérence et l'unité d'une pensée en apparence éparse, insiste sur la double contribution de Bastiat à la fois à l'essor de la science sociale et au développement du libéralisme.

La louve et l'agneau



★★★★☆

Lucien Jerphagnon

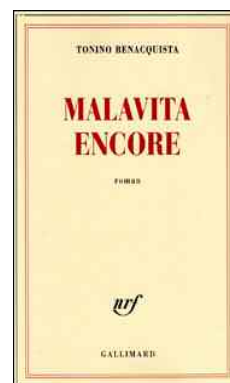
Desclée de Brouwer, 184 p., 14 €

Caius, le légat, pense trop pour un haut fonctionnaire; Serotinus, un vieil ami de passage, malin comme un sage; Rufus, le militaire ravi de l'être, et Arminius, le bourreau occasionnel, qu'inquiète fort la santé de sa petite dernière. Et puis, le médecin grec, et ce vrai-faux Dalmate qu'on dit interprète... Que va-t-il advenir de ce monde en ces cinq jours de septembre 258, à Lambèse, siège de la IIIe légion?

On n'attendait pas Lucien Jerphagnon, universitaire connu, spécialiste de l'Antiquité tardive et de St August-

tin, dans un genre tel que celui du roman. Et pourtant voici l'érudition mise au service du roman historique tant par le style que le vocabulaire. L'auteur nous emmène pour quelques jours au IIIe siècle au cœur de l'Afrique romaine, en Numidie, dans la ville de Lambèse (aujourd'hui en Algérie). Au plus fort des persécutions romaines, deux chrétiens, l'évêque de Cirtaa et une jeune fille, croupissent dans les ergastules, ces redoutables cachots que Rome réservait à ces prisonniers. C'est au légat Caius que reviendra la charge d'un jugement qu'il rendra plus contre lui-même que contre l'évêque et la jeune fille. Humanisme classique contre raison d'état, amour de la vie contre cette foi vécue jusqu'à la mort. Ce sont aussi de belles pages d'espérance qu'offre l'auteur.

Malavita encore



★★★★☆

Tonio Benacquista

Gallimard, 344 p., 20 €

On retrouve ici les quatre héros de Malavita, l'inénarrable famille Blake. Quelques années plus tard, quelques noms d'emprunt plus tard, quelques déménagements plus tard, nos quatre compères vivent, sous le nom de Wayne, à Mazenc, dans la Drôme. Repenti de la mafia new-yorkaise, Blake, rebaptisé Wayne, a obtenu la protection du FBI, et s'est installé en France avec les siens sous la surveillance tatillonne d'un ange gardien légèrement dépressif. On a plaisir à retrouver cette petite famille dont tous les membres se cherchent toujours. L'ancien gangster a trouvé dans l'inépuisable réservoir

d'anecdotes de sa première vie la matière de quelques thrillers à succès. Tout se passerait pour le mieux si la cellule familiale n'était pas emportée dans la tourmente des remises en cause existentielles... Les enfants traversent une adolescence compliquée, l'épouse fidèle a décidé de s'émanciper, et l'auteur de best-sellers, soudain seul face à lui-même, est en proie aux affres de la création littéraire. Les enfants parviennent tant bien que mal à échapper à l'atavisme familial, à construire une existence normale, loin des clans et des gangs. Il y a toujours de l'humour, quelques passages savoureux, notamment quand Fred se décide à ouvrir un livre, pour la première fois de sa vie. Des problèmes ordinaires, somme toute, pour une famille qui ne l'est pas... Ils seront résolus de la façon la plus diabolique et la plus hilarante qui soit.

Philippe Ariès, un traditionaliste non-conformiste



★★★★☆

Guillaume Gros

Presses Universitaires Septentrion
348 p., 23 €

Philippe Ariès (1914-1984), l'auteur des classiques Histoire des populations françaises (1948), l'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime (1960 et 1973) et l'Homme devant la mort (1977) est une figure emblématique de la Nouvelle histoire aux côtés de G. Duby, J. Le Goff, E. Le Roy Ladurie ou M. Vovelle. Mais ce directeur d'études à l'EHESS fut pendant longtemps un solitaire, un historien franc-tireur, qui a bâti son œuvre en dehors de l'université, bref un « histo-

rien du dimanche ». Formé à l'école de l'Action française dans les années trente, il épouse la plupart des combats du mouvement de Charles Maurras jusqu'à Pierre Boutang, puis se détache du militantisme tout en restant fidèle à sa culture. La biographie de ce pionnier de l'histoire des mentalités permet de comprendre la notoriété nationale et internationale de son œuvre dans des milieux aussi divers que ceux de la sociologie, de la psychologie, de l'éducation ou de la médecine. Elle livre enfin une explication sur la longue traversée du désert que connut Philippe Ariès et qui révoltait tant Michel Foucault.

Pékin 2008



★★★★☆

Luc Richard

1001 Nuits, 204 p., 15 €

Ils nous l'avaient juré: donner les Jeux Olympiques à la Chine, c'était accompagner son "ouverture", c'était l'engager plus avant vers la "démocratisation". Les partenaires commerciaux, les puissances occidentales et le Comité international olympique s'en étaient bruyamment félicités. La Chine tiendrait ses promesses? On nous avait déjà fait le coup: le "miracle chinois" aurait dû rimer avec "mondialisation heureuse" et "droits de l'homme", avant que l'on ne découvre la paupérisation, l'exploitation sans vergogne de la main-d'œuvre et la destruction de l'environnement. Sept ans plus tard, le bilan est accablant, le rêve olympique en morceaux. Non seulement la dictature n'a pas desserré son emprise sur le pays mais, entre ses mains, les Jeux

sont devenus une arme politique redoutable. Qu'a-t-il été fait dans le pays au nom des Jeux?

Pendant plus d'un an, Luc Richard a mené l'enquête sur leurs préparatifs. Il raconte un an de préparation forcée des Chinois aux jeux Olympiques. Ce journaliste, correspondant de l'hebdomadaire Marianne, qui vit à Pékin et parle mandarin, montre comment ces jeux ont été conçus, dès le début, comme une vitrine politique de la nouvelle Chine. Il s'est rendu dans l'Himalaya, au Tibet, sur les gigantesques chantiers de la capitale et dans les fabriques à champions, au cœur du système sportif. L'auteur explore donc les coulisses de ces JO les plus chers du monde (35 milliards de dollars!), en disséquant les deux grandes angoisses des autorités: les manifestations hostiles et la pollution atmosphérique, qui préoccupe tant les autorités. Le pouvoir chinois a cherché à organiser son triomphe. Réussira-t-il? La répression des voix discordantes, en Chine même, s'est accentuée, et depuis la révolte de Lhassa, les campagnes de rééducation des Tibétains ont redoublé. L'opinion internationale gronde, mais la Chine est déjà sur le podium: elle a gagné son rang de puissance de tout premier ordre.

Les journalistes et leur public



★★★★☆

Jean-Marie Charon

Vuibert, 244 p., 22 €

Les médias sont régulièrement accablés de reproches par leur public.

Des reproches fondés parfois et, dans ce cas, la question est celle de leur régulation. Mais aussi des reproches excessifs qui appellent un autre effort d'interprétation.

L'auteur explore donc une facette essentielle de l'espace public contemporain, profondément emblématique de la société de défiance dans laquelle nous baignons. Quiconque a participé à l'un des nombreux débats organisés sur la question des médias connaît la violence émotionnelle qui soulève tout public contre le système d'information. Cette exaspération est parfaitement identifiée par une série de sondages qui, depuis 1987, visent à saisir la confiance accordée à ceux qui fabriquent l'information. Autant l'annoncer d'emblée: elle est faible et n'a cessé de se dégrader. Les journalistes sont incriminés de nombreux maux. De fouiller dans la vie privée au risque de porter préjudice aux personnes. De fabriquer de l'à-peu-près sans prendre le temps de la vérification. D'embrouiller faits et commentaires. De proposer une hiérarchie de l'information sans lien raisonnable avec l'importance des sujets. Surtout, ils sont suspectés d'être sous l'influence des politiques, et encore bien davantage, sous la domination de groupes financiers.

L'auteur décrypte d'une plume seigneuriale les reproches adressés par le public aux médias et tente de dessiner, en se portant du côté des journalistes et de la fabrication de l'information, les raisons de ce désamour. Le cœur du malentendu réside, selon lui, dans les attentes déçues du public. Ce dernier souhaite une information fiable et de qualité: « Pour le public les médias et les journalistes sont censés produire des connaissances ». Or les journalistes plaignent que leurs conditions de travail (urgence, moyens matériels, surenchère concurrentielle) limitent fortement une telle ambition. De plus, le public oublie le caractère par essence inachevé et aléatoire de l'information à chaud. « L'information est une matière fragile, évolutive souvent relative... par nature ». Certes, les idées lancées pour améliorer le niveau

de l'information ne manquent pas. Dans le sillage d'une résolution relative à l'éthique des journalistes adoptée en 1993 par l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, la Commission nationale consultative des droits de l'homme (en 1995), puis le Conseil économique et social (en 1999), ont multiplié les recommandations. La première, sans surprise, vise à garantir un niveau élevé de formation des journalistes. La seconde propose l'établissement d'un code de déontologie qui définirait les bonnes pratiques et regrouperait notamment la Charte de Munich et tous les autres textes. La proposition en faveur de la création d'un Conseil de la presse, instance de contrôle qui pourrait dénoncer, voire sanctionner les manquements, est régulièrement avancée. Mais elle est rejetée par la profession, en raison du poids de l'histoire. Soumis pendant des siècles à la tentation liberticide d'un pouvoir centralisé, les journalistes redoublent de méfiance, et toute intrusion d'un régulateur extérieur leur paraît d'emblée suspecte. Aussi l'autorégulation, le règlement, au sein de la profession et par la profession, de ses insuffisances et turpitudes, recueillent nettement leur préférence. Un point sur lequel l'auteur du livre, à l'évidence, les approuve. Le salut semble résider alors dans le renforcement des chartes d'entreprise ou la nomination de médiateurs.

Cette dynamique d'autorégulation touche néanmoins rapidement ses limites. « Le respect des chartes comme leur adaptation aux situations concrètes n'ont pas été discutés, ni fait l'objet de bilan », affirme Jean-Marie Charon. Les principes édictés opèrent davantage comme une boussole pour l'action que comme des instruments capables d'efficacité pour traiter des cas précis, prévenir ou sanctionner des manquements. Cet encadrement éthique « mou » favorise le sentiment d'impunité, que conforte encore plus l'omertà des confrères lorsque survient une dérive. L'absence de sanction ou de réaction forte est en elle-même un encouragement à la désinvolture ou à l'irresponsabilité.

Le chapitre sur la responsabilité des journalistes brosse un tableau somme toute impitoyable. L'auteur évoque un univers porté au « cynisme et au fatalisme ». On y découvre un milieu qui entretient sa propre impérialité en renvoyant ses insuffisances « aux structures, à la technique, aux logiques organisationnelles ou économiques ». On s'étonne du peu de rigueur qui l'anime: lors d'une enquête auprès des journalistes économiques et financiers, 52,4 % disent ne pas croiser leurs sources, 40,8 % ne pas toujours vérifier un chiffre, 46,8 % « ne pas savoir lire les comptes d'une entreprise », etc. Et on saisit toutes les facettes d'un comportement que l'auteur, pertinemment, nomme ainsi: « un déni de responsabilité ».

Visiblement peu convaincu de l'efficacité d'une régulation juridique, l'auteur en appelle à un sursaut moral, en raison des devoirs de cette profession envers autrui. Mais le rôle crucial joué par l'information dans la vie démocratique suppose d'aller plus loin. Il requiert d'engager des actions en association avec le milieu journalistique: « La prise en compte de l'intérêt général exige donc l'existence d'une réflexion éthique, individuelle et collective durant toute l'activité professionnelle ». Évidemment, la solution préconisée pour résoudre le Grand Malentendu entre public et journalistes se révèle, au terme du livre, une plaidoirie *pro domo*... Mais on doit saluer un chercheur qui, loin de se cantonner à la critique sociale, a proposé et mis en œuvre concrètement un traitement aux maux qu'il dépeint.

On peut, néanmoins éprouver quelque déception sur la conclusion. En effet, l'auteur émet des recommandations qui peuvent paraître dérisoires à l'aune de la gravité des déficiences invoquées.

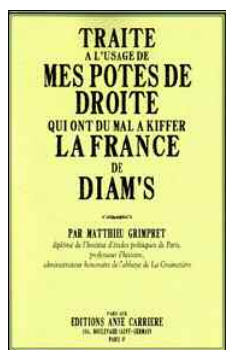
Ce livre aiguise la faim d'en savoir plus sur un autre sujet qu'il aborde peu: le public. Les causes du malentendu ne mettent-elles pas aussi le public sur la sellette? *Quid* du comportement de ce dernier? *Quid* de son étrangement d'indignation dès qu'il s'agit de parler de média? Cette

bruyante insatisfaction à l'égard du système d'information a quelque chose d'énigmatique tant elle paraît extrême, et son mystère s'accroît lorsque l'on s'aperçoit qu'elle est partagée et alimentée par beaucoup de journalistes. Cette virulence a toujours existé, mais cette démonstration de colère paraît extravagante si l'on considère qu'elle s'accroît, alors que les supports d'information n'ont cessé de se multiplier et de se diversifier au cours des dix dernières années. En matière d'information, en effet, l'homme contemporain vit sous le règne de l'abondance. Ne parle-t-on pas « d'infobésité ». Comment expliquer cette radicalité dans la défiance à l'égard des médias? Pourquoi cette exacerbation vise-t-elle sans distinction l'ensemble des médias, alors que les critiques pourraient surtout s'appliquer au média dominant, la télévision? La violence verbale contre le système d'information semble désigner autre chose qu'une appréciation désolée sur « la qualité » des contenus. Cette émotion sans réel fondement évoque plutôt un processus de type bouc émissaire. Les médias, pris comme une entité générique abstraite, seraient l'objet sur lequel s'exorcise la gamme immense des colères ou insatisfactions collectives. Ils constitueraient un objet transactionnel de la pensée.

Il y a dans la relation aux médias quelque chose qui concerne le rapport de soi à soi... et qui pourrait fournir le levain à l'exaspération ingénue que l'on repère dans tous les débats publics sur les journalistes. La recherche sur les médias a fait l'impasse sur cette dimension. Depuis cinquante ans, dans le sillage des *cultural studies*, elle s'est employée à analyser les pratiques du spectateur actif, à démontrer que « la réception est une production de sens ». Mais aucune recherche n'a jamais tenté de sonder la passion funeste, la critique exaltée, qui s'emparent des individus lorsqu'ils sont conviés à une expression publique sur le sujet « médias ». Entre les journalistes et leur public, on trouverait peut-être des sentiments plus com-

plexes qu'un malentendu: une paranoïa croisée.

Traité à l'usage de mes potes de droite



★★★★☆

Matthieu Grimpret

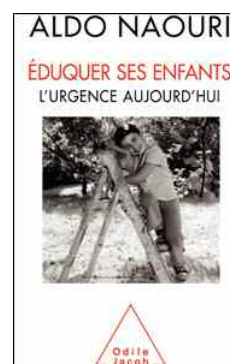
Anne Carrière, 140 p., 14 €

Dans le monde artistique, une œuvre laisse son empreinte quand des intellectuels a priori étrangers à l'univers qu'elle représente en analysent la portée sociologique, philosophique ou politique. À ce compte-là, Diam's serait-elle en passe de devenir un phénomène universitaire? En effet, dans son dernier ouvrage au titre fort accrocheur, l'auteur procède au décortilage intellectuel des paroles de la chanson-phare de la rappeuse engagée, Ma France à moi. Chercheur à Sciences Po, où il travaille sur une thèse de doctorat consacrée à la théologie politique américaine, professeur d'histoire et essayiste, Matthieu Grimpret estime que les banlieues sont le foyer d'un « élan vital » à encourager et aussi à réguler, pour éviter que leur énergie soit mise au service du désordre et de la destruction. Selon lui, les jeunes de banlieue font preuve d'une créativité extraordinaire dans les domaines artistique, économique, social et culturel.

Diam's est en quelque sorte l'emblème de cette « deuxième France ». Ses chansons sont porteuses de certaines valeurs que l'auteur compare, de manière osée, à celles de la droite libérale, son milieu d'origine: « *Diam's* serait-elle une néoconservatrice? (...) Le néoconservatisme n'est ni une idéologie ni une conspiration,

mais une conviction patiemment forgée, reposant sur la croyance en un ordre transcendant, le refus de l'égalitarisme, la certitude que la liberté et la propriété sont étroitement liées, la méfiance envers les systèmes de pensée abstraits, l'attachement aux enseignements du passé et du bon sens ». Surprise! Il repère de nombreuses accointances entre son propre univers politico-intellectuel et celui de la rappeuse. Un essai inclassable, avec les raccourcis qu'impliquent le refus du politiquement correct et la tendance à tirer la couverture vers soi, pour étayer la thèse défendue. Avec un regard sur les jeunes de banlieue qu'il connaît bien grâce à son expérience de professeur à Bondy, Sarcelles et Toulon.

Éduquer ses enfants



★★★★☆

Aldo Nauri

Odile Jacob, 340 p., 23 €

Dans « *Éduquer ses enfants* », le célèbre pédiatre enfonce le clou. Il affirme sans détour que les parents doivent se montrer beaucoup plus autoritaires avec leurs enfants. La vie en société exige en effet de chacun qu'il se plie à un certain nombre de règles et qu'il les fasse siennes. C'est le principe de toute éducation. On s'en est singulièrement écarté. Tel est le constat actuel. Suit un livre très structuré composé de deux parties, la première est construite avec des chapitres questions: « C'est quoi un enfant? », « Qu'est-ce qui fait obstacle à l'éducation? » La seconde partie est bâtie autour de faits concrets, qui peuvent se lire indépendamment: « Les

troubles de l'appétit», « Les repas en famille », « Les gros mots », « La jalousie »... C'est simple et efficace. L'autre message clé : le pédiatre affirme que tout se joue avant l'âge de trois ans, d'où l'importance de l'éducation en bas âge. Il peste surtout contre la démission des parents et donc le travail à l'extérieur des femmes. Un livre important et pour tout âge.

Les pèlerinages dans le monde



★★★★☆

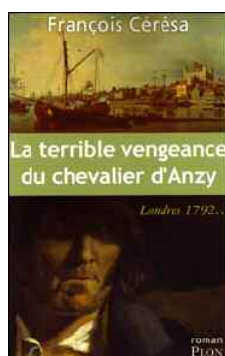
Collectif

Ed. Picard, 400 p., 27 €

Rassemblant des foules immenses, le pèlerinage est une expérience personnelle, vécue à la suite d'une décision aux motivations multiples et pas seulement dévotionnelles. Il est une marche vers un ailleurs sacré. Les contributions rassemblées ici abordent ce phénomène religieux depuis la pré-histoire jusqu'à la période contemporaine, dans la religion chrétienne principalement, mais aussi dans le judaïsme, au Japon et dans l'islam. Voici des réflexions sur les ressemblances et les différences entre les pèlerinages : les motivations des pèlerins, leurs préparatifs, leurs vêtements, leurs engagements, leurs modes de déplacement, leurs attitudes au sanctuaire et les offrandes. Donne un aperçu des conséquences économiques, sociales et géographiques de cette pratique. Dans cette quête du divin, les motivations, innombrables et pourtant si semblables, qui poussent l'homme à prendre la route en direction d'une grande basilique, d'une

chapelle rurale ou d'un simple lieu-dit; la marche elle-même, qui éduque le pèlerin, guide ses pensées et ses gestes jusqu'au sanctuaire; l'arrivée enfin, où tous se rassemblent pour effectuer leurs dévotions, déposer des ex-voto et se procurer ces objets de piété qui, au retour, garantiront et conserveront les grâces reçues tout au long du pèlerinage. Recherches historiques et anthropologiques côtoient ici des témoignages personnels pour rendre sensible l'universalité du pèlerinage.

La terrible vengeance du chevalier d'Anzy



★★★★☆

François Cérésa

Plon, 346 p., 22 €

Le chevalier Louis d'Anzy est un jeune aristocrate aux sympathies révolutionnaires. Blessé aux Tuileries, il est soigné par un lord anglais et sa fille Mary. Entre Louis et cette dernière, c'est le coup de foudre. Avec d'autres aristocrates, ils quittent la France et s'embarquent pour l'Angleterre. Mais lors de la traversée, Louis est jeté à la mer. Il est sauvé par un cuisinier et sa fille, la ravissante Esther. Un autre amour? Pourtant Louis ne songe qu'à se venger... C'est dans le petit milieu des émigrés, que les intrigues vont se développer, tant ce récit est foisonnant et les protagonistes roués. Cet aréopage d'émigrés suit de loin les événements de France et; espère la victoire des contre-révolutionnaires à Quiberon; certains sont parfois obligés de travailler pour vivre; d'autres écrivent, comme Chateaubriand qui publie durant son exil l'« Essai sur les révolu-

tions ». Et tous vont assister de loin à l'ascension d'un jeune général corse. Avec le cuisinier, il ouvre à Londres un grand restaurant qui sera celui de toute la noblesse en exil. Des émigrés comme Rivarol, Montlosier, Chateaubriand et le comte d'Artois s'y bousculent. Parmi eux, il y a aussi les passagers de la traversée. Louis va pouvoir assouvir son désir de vengeance. Mais entre la blonde Mary et la brune Esther, il devra choisir... Coups de théâtre, sentiments exacerbés, criminels inventifs, cette « Vengeance » est un plat qui se mange sans attendre.

Le réseau Carte



★★★★☆

Thomas Rabino

Perrin, 400 p., 23 €

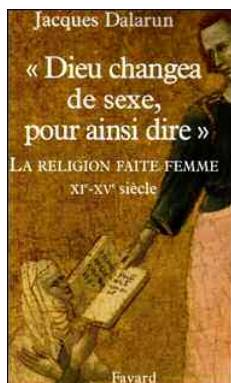
Écrase par le poids des mémoires hégémoniques, la gaulliste et la communiste, le réseau Carte est resté, jusqu'à ce livre, sans histoire. Celle-ci, il faut le dire, éclaire la Résistance d'un jour particulier. L'ouvrage lève le voile sur une sulfureuse affaire qui a vu les principaux acteurs du second conflit mondial (De Gaulle, Churchill, Roosevelt) s'affronter au plus haut niveau autour du contrôle de Carte : abondamment pourvu en armes et en capitaux anglo-saxons pour rivaliser avec la résistance gaulliste, le réseau Carte a même été doté d'un poste clandestin, Radio-Patrie, censé concurrencer les émissions de la France Libre.

Fil conducteur du livre, André Girard (1901-1968), père de l'actrice Danièle Delorme, artiste peintre, homme du monde et chef-fondateur de cette étonnante organisation, nous

entraîne du Tout-Paris de l'entre-deux-guerres aux coulisses de la Résistance, des vedettes d'alors aux résistants les plus célèbres (Henri Frenay, les Aubrac, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Jean Moulin...), jusqu'à l'aube de la Guerre Froide et les premières actions de la CIA.

Rassemblant des témoignages inédits (Danièle Delorme, Maurice Druon, Raymond Aubrac, Jean-Louis Crémieux-Brilhac...), de multiples archives (françaises, anglaises et américaines), ainsi que les documents familiaux des Girard jusque-là non exploités, Carte éclaire la résistance d'un jour particulier: luttes d'influences, guerre interservices opposant Français libres, Britanniques et Américains mais également opposition farouche entre chefs résistants querelles farouches entre chefs résistants sur la répartition des armes, de l'argent et les choix des objectifs: on est ici aux antipodes d'une histoire convenue. Au final, la mémoire officielle des années sombres s'en trouve bouleversée.

La religion faite femme



★★★★☆

Jacques Dalarun

Fayard, 440 p., 28 €

Telle qu'elle se structure entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, la religion chrétienne, influencé par le judaïsme et la romanité, ne faisait pas la part belle aux femmes: assimilées à Ève, l'alliée du Serpent, elles étaient exclues du sacerdoce et cantonnées dans une position mineure au sein de l'Église. Pourquoi, à la fin du Moyen Âge, la situation est tou-

te autre? La religion s'est féminisée, par une adhésion plus forte des femmes à la foi et à la pratique, par une féminisation du discours religieux, par une alliance ambiguë du prêtre et de la dévote communiant dans une religion de la Mère et du Fils. Pourquoi, selon l'audacieuse expression de Michelet, « Dieu a-t-il changé de sexe, pour ainsi dire » ?

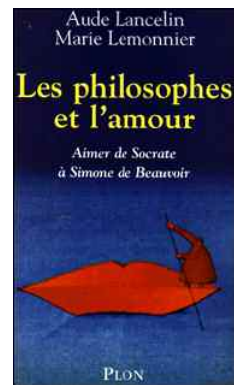
Au tournant des XIe et XIIe siècles, au temps de la réforme grégorienne, la tradition interdisait aux femmes de pénétrer dans certains sanctuaires; mais se met en place une triade Marie, Ève et Madeleine où, entre les deux premières images, antinomiques, s'ouvre par la troisième l'interstice d'un accès au salut via la pénitence. C'est l'époque de la fondation du monastère mixte de Fontevraud où les hommes étaient soumis aux femmes. Le culte marial se développe également (Puy en Velay par exemple).

Le second retournement survient au XIIIe siècle avec François d'Assise qui, célébrant des allégories féminines telles « dame Pauvreté », se présentant lui-même en mère de ses fils spirituels, offre aux femmes une icône à laquelle s'identifier. Claire d'Assise, de son côté, échappe à ces jeux d'inversion pour atteindre à une vision de l'humanité au-delà des genres.

Aux XIVe et XVe siècles, une floraison de saintes de très modeste renommée, surtout en Italie, marque ce mouvement de féminisation du religieux. Leur parole se fait entendre, telle celle d'Angèle de Foligno. Elles se mettent à jouer la Passion du Christ par les places et les rues, telle Claire de Rimini. Elles fédèrent la mémoire des cités et accèdent enfin à une écriture autonome où s'exprime leur désir d'explorer les mystères de la foi avec toute la force de leur raison.

Ce livre montre bien la lente évolution sans revendication et la progressive reconnaissance des femmes par le Christianisme. C'est toute la force du Moyen Âge et de l'Église d'avoir su trouver un équilibre et une juste distinction des sexes, que l'on ne retrouve pas chez les Juifs ou en Islam.

Les philosophes et l'amour



★★★★☆

Mmes Lancelin et Lemonnier

Perrin, 250 p., 20 €

Philosopher sur l'amour? Vous n'y pensez pas! L'amour, c'est plein de sentiments et d'humeurs, d'imprévu et de mystère. C'est bon pour les romanciers et les psys, pas pour ces beaux esprits seulement acoquinés avec la rationalité que sont les philosophes. Sauf qu'ils n'en sont pas moins hommes, eux aussi. La question les a donc forcément tarabustés à un moment ou à un autre de leur vie et de leur réflexion. À l'heure où l'amour ne sait plus trop où il en est, les journalistes Aude Lancelin (agrégée de philo) et Marie Lemonnier ont eu la bonne idée d'aller voir ce qu'en disaient Platon, Lucrèce, Montaigne, Rousseau, Kant, Schopenhauer, Kierkegaard, Nietzsche. Mais aussi deux couples mythiques: Martin Heidegger et Hannah Arendt, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Un lieu commun solidement établi veut qu'amour et philosophie fassent mauvais ménage. Étrangement, aucun livre n'avait jusqu'ici réuni les différents regards des grands philosophes sur ce sujet majeur. Cet essai se propose de le faire en exposant leur pensée de façon vivante et accessible.

Ouverture à l'éternité pour Platon, l'amour est un leurre mortel chez Lucrèce. Défi de toute une existence pour Kierkegaard, il est chez Schopenhauer une simple ruse de l'instinct sexuel. Quant à Rousseau, difficile de trouver système philosophique plus étroitement lié aux névroses de son

auteur. Car ce livre dévoilera aussi certains aspects de leur vie amoureuse, parfois très méconnus. Le donjuanisme forcené de Sartre, l'absence légendaire de toute libido chez Kant, les ratages de Nietzsche... Non contentes de dépiauter leurs écrits, les deux auteurs s'intéressent aussi à leur vie. Un

parti pris tout à fait justifié. De Montaigne, très porté sur la chose et grand séducteur malgré un physique ingrat, à Kant, rebuté par le sexe au point de ne le pratiquer avec personne, les doctrines de chacun trouvent un éclairage nouveau dans leur expérience singulière de l'amour. Pourquoi aime-

t-on? indépendamment de qui on aime? Voilà ce que nous aide à comprendre ce périple intellectuel très érudit. Leur essai n'en est pas moins mené d'une plume didactique. L'occasion idéale de réviser ses classiques de philo, tout en relativisant ses peines de cœur!